# Bouquet Tragique.

— Quelles belles fleurs ! mon Fernando.

— Moins fraîches et moins jolies que toi, Thérésita !

La brodeuse laissait tomber son ouvrage pour saisir les roses blanches que lui tendait son "promis".

Ses narines délicates palpitaient, aspirant jouisseuses, l'exquise exhalaison des corolles perlées de rosée.

Ouvrière laborieuse, Thérésita maniait d'une main adroite l'aiguille que suit une traînée de coton ou de soie, couvrait de fleurs chimériques, d'emblèmes hiératiques le diaphane réseau des tulles, la somptuosité des satins chatoyants. Elle avait à peine connu son père ; sa mère infirme, après avoir durement travaillé pour ses enfants, avait été recueillie dans une maison charitable : la même où l'on avait donné à l'orpheline un gagne-pain avec son talent de brodeuse. Et elle était restée seule auprès d'un frère dont l'affection l'attachait au modeste logis familial, où son "promis" venait ce matin la surprendre.

D'une tout autre condition, Fernando ne s'imaginait pas déchoir, parce qu'il appartenait cœur et âme à la jolie ouvrière. Il n'admettait point la barrière que le hasard des origines élevait autrefois infranchissable, entre deux amoureux condamnés à se fuir ou à s'aimer dans l'ombre.

Pour ce noble mépris, Thérésita l'adorait ; et par cette matinée ensoleillée, dans la chambre fleurie, ils formaient le couple le plus radieux. Elle, heureuse à défaillir de bonheur ; lui, susurrant la troublante cantilène qui ne s'apprend point, mais jaillit des lèvres tremblantes et s'achève dans la douceur des baisers.

Pendant bien des mois, Fernando ne manquait point d'apporter chaque jour à la gentille brodeuse un poétique tribut de fleurs parfumées, de tendres protestations.

Il parlait d'union prochaine, Thérésita s'enorgueillissait de sa destinée. Pauvre et modeste, comment était-elle ainsi favorisée ?

— N'es-tu pas plus belle que nombre de reines ? déclarait parfois Fernando.

La jeune fille ne remarquait point combien devenait amer son sourire quand il ajoutait :

— Ton travail obstiné embrume l'éclat de tes yeux, courbe ta fine taille ; patience ! il n'en sera pas toujours de même.

Puis les visites de Fernando s'espaçaient ; c'est qu'il s'absentait souvent de la petite ville perdue au pied des montages couronnées d'une blanche draperie glacée.

Sa "promise" le voyait revenir, le front coupé d'une ride, les sourcils joints par d'absorbantes préoccupations, mais toujours féru d'amour.

Alors, elle caressait de sa main la tête pensive ; et de nouveau il évoquait les chers projets d'avenir.

Le frère de Thérésita était appelé sous les drapeaux, il aurait l'honneur de servir sa patrie. En l'annonçant à Fernando, l'ouvrière prononçait ce mot de "patrie" avec l'affectueux respect dont on murmure le nom chéri de "mère".

Le jeune homme naguère un fervent du culte national, l'en raillait ; maintenant il ne le comprenait plus.

Ses voyages se multipliaient ; Thérésita finissait par s'imaginer délaissée. Au retour de l'errant ses soupçons se dissipaient tant elle sentait qu'entre eux, il n'y avait pas de rivale. Confiante, elle pensait qu'un homme a des intérêts à défendre, qu'il ne peut demeurer sans cesse auprès d'une petite ouvrière qui ne sait que l'aimer.

Pourtant l'exaltation croissante de Fernando l'inquiétait : il maigrissait, ses ardentes prunelles brûlaient plus qu'elles n'illuminaient son visage.

L'amoureux rassurait la craintive :

— Tu t'effrayes à tort, ma chérie. Le but que je poursuis, dont je ne t'entretiens point redoutant ta pusillanimité, va être atteint. L'humanité affranchie recouvrera les droits qu'elle tient de la nature.

L'ouvrière ne saisissait pas et objectait :

— De quoi avons-nous tant à nous plaindre ? La vie n'est-elle point bonne ?

— Tu n'es pas difficile ! La vie bonne à Thérésita, qui ne connaît ni repos, ni plaisirs !

Des femmes qui ne te valent pas, des pressureuses de peuples se parent de ce qui t'a coûté de si pénibles efforts. Des hommes, héritiers d'un or volé par leurs aïeux, offrent ces superbes broderies qui flétrissent tes paupières, pâlissent tes joues. Ils se targuent de leur richesse, s'exhibent sur des chevaux de prix.

Tout cela est injuste, et le temps de l'injustice est passé.... L'égalité,— telle que nous la concevons, habitants du Nord ou du Midi, Germains blonds ou bruns Ibériens — l'égalité va faire régner l'équité du bonheur.

.....

— Une grande nouvelle ! s'écriait l'ouvrière que Fernando surprenait au milieu des préparatifs d'un départ.

— Une nouvelle qui te fait me fuir ?

— Oh ! chéri, moi te fuir ! Je ne savais où t'écrire pour t'associer plus vite à ma joie. Tu arrives, elle est complète.

— Thérésita bien-aimée !

— Fernando, tu vantes souvent mes doigts de fée ; je me figurais que tu exagérais mon talent ; eh bien ! il me vaut une faveur inespérée.

Tu ne l'ignores pas, notre roi va se marier....

— Et après, en quoi cela t'intéresse-t-il qu'un être odieux fasse une chose....

— Oh ! Fernando, de quoi est-il coupable envers toi ?

.. Qu'importe moi ! L'individualité n'est rien ; le salut de l'humanité uni dans sa collectivité prime tout.

— Je t'en supplie, ne parle plus ainsi. Je comprends mieux l'amour du prochain depuis que je t'aime, et si réellement à mes yeux toi seul comptes, ma compassion va aux veuves, aux amantes délaissées, aux filles trop dépourvues de beauté pour être idolatrées. Voilà les vraies infortunes !

— Ah ! tes yeux ne sont point dessillés ! J'avais rêvé de faire de toi une adepte de la cause libératrice !

— Je ne suis, je ne serai qu'une ouvrière et une amoureuse !

Fernando baissait la tête ; il était poigné d'un doute. Le sectarisme anarchiste méritait-il qu'il lui sacrifiât une si pure, si entière tendresse ?

— Tu vas partir, Thérésita ? reprenait-il d'une voix caressante.

— On m'a désignée à l'attention de la maison chargée d'exécuter la toilette nuptiale de la reine. Je ferai partie des ouvrières qui broderont ce magnifique costume. Une merveille !

— Et tu iras dans la capitale ? Oh ! c'est trop !

Le malheureux se prenait la tête à deux mains :

— Thérésita, reste ici !

La jeune fille se demandait si la raison n'abandonnait point son "promis".

— Tu n'es pas sérieux, faisait-elle navrée, réfléchis ; je gagnerai beaucoup d'argent, de quoi procurer des douceurs à ma mère ; je passerai quelque temps auprès de mon frère, et je verrai les fêtes du mariage royal.

— Ces fêtes qui te tentent, auront-elles lieu ?

Devant le movement stupéfait de l'ouvrière, Fernando déplorant son imprudence expliquait :

— Elles n'auront pas lieu pour les ouvriers, dont je ne vois pas trop la satisfaction à subir l'insulte d'un ridicule étalage de luxe !

— Tais-toi, tu gâtes mon plaisir.... Mais, j'y pense, Fernando, tu es jaloux !

Le jeune homme saisissait ce prétexte d'opposition au départ de sa "promise".

— Tu es belle, Thérésita ; dans la capitale il est tant de riches oisifs amateurs de jolies filles !

Il l'enlaçait de ses bras vigoureux, malgré leur frêle apparence ; et pour la première fois la brodeuse se défendait contre cette tendre étreinte.

Fernando s'éloignait mécontent, sa "promise" pleurait sans changer de résolution.

Le lendemain, tout était rangé dans l'étroite chambre, plus de fins tissus sur la table de travail, pas de rognures d'étoffes ou de bouts de soie sur les carreaux rougeâtres. Vêtue de ses habits de dimanche, parée de la coiffe du pays dissimulant mal les brunes torsades de ses cheveux, Thérésita attendait le "messager".

La porte s'ouvrait d'une brusque poussée. Fernando entrait ; il portait une gerbe de fleurs immaculées.

Sa lividité arrachait un cri à la jeune fille qui bondissait vers lui. Alors une plainte répondait à l'exclamation effrayée de Thérésita qui, s'emparant du bouquet, avait découvert le poignet profondément entaillé de son amoureux.

Sur la plaie mal refermée, il ramenait sa manche.

— Ne t'épouvante pas d'une égratignure !

— Tu t'es brûlé ?

— Un traitement de mon invention, j'ai cautérisé une égratignure, ce qui ne m'a guère réussi.

— N'en parlons pas ; dis-moi vite que tu cèdes à mes supplications.

Elle montrait sa malle déjà fermée :

— Fernando, Dieu m'est témoin que je te donnerais ma vie comme je t'ai donné mon cœur ; mais ne demande pas l'impossible. Tu n'étais point là, les conditions en étaient très avantageuses, j'ai signé un engagement. C'est sacré, cela !

— Oui, c'est sacré ! ricanait le jeune homme.

Croyant l'avoir persuadé, Thérésita joignait les mains :

— Moi aussi je te supplie de m'accorder une grâce : viens me rejoindre là-bas ! Dès que le costume nuptial sera terminé, je serai tout à toi. Admirer ensemble les splendeurs de la cité en fête, oh ! ce sera si bon !

— Eh bien ! oui, j'irai à ces fêtes ! criait Fernando dans un bruyant et nerveux éclat de rire.

Toi, tu broderas la robe de la reine, et moi je....

Il n'achevait pas, les lèvres de sa "promise" étouffaient l'aveu sinistre.

Les grelots des mules annonçaient l'arrivée du messager. Fernando aidait au transport de la petite malle, du panier empli de provisions. Installée sur l'un des bancs de la guimbarde, serrant contre elle le beau bouquet, Thérésita agitait son mouchoir tout en répétant :

— A bientôt ! chéri, n'oublie pas ta promesse !

— Oui, à bientôt ! Pas plus que toi, je ne manquerai à mon engagement !

.....

C'est encore par une radieuse matinée, matinée d'azur lumineux, de rayons empourprés, d'intensité de vie.

Une union va être consacrée qui, n'était la haute situation des fiancés, pourrait s'abriter sous un toit de chaume, tant le seul amour a inspiré l'idylle royale.

Dans les rues pavoisées de drapeaux, de bannières, de banderolles, la foule se presse enthousiaste ; tous et toutes étalent leurs parures des grands jours.

Thérésita, la gentille brodeuse, vit un rêve d'enchantement. Que de sujets de joie ! D'abord, on l'a proclamée ouvrière parfaite. Prenant livraison de la toilette nuptiale, aussi riche qu'artistique, une grande dame l'a louée, lui a remis une rétribution supplémentaire et une bague dont la pierre précieuse, un clair rubis, met à son doigt comme une goutte de sang vermeil. Depuis deux jours, Fernando arrivé sans la prévenir, ne la quitte guère. Hier, ils ont parcouru la route qu'aujourd'hui suivront les carrosses de la cour, et son frère, le petit soldat, figurera parmi les militaires formant la haie au passage du cortège.

Ombre unique à ce frais bonheur, Fernando ne peut, ce matin, protéger la jeune fille perdue en cette multitude. Agile et mignonne, Thérésita s'efforce de parvenir jusque vers la haie des soldats, un remous de la foule l'y porte. Chance inespérée, elle reconnaît la taille mince, les cheveux fins et bruns du militaire qu'elle a presque heurté.

— *Hermano !* dit-elle à mi-voix.

Figé en son immobilité de parade, le petit soldat ne tourne point la tête ; mais elle le devine, il l'a entendue et se réjouit d'être si rapprochée de lui.

Faisant face à l'endroit où longuement attend la jeune fille, une maison dresse sa masse grisâtre. Aux balcons, aux fenêtres, des curieux ou des fidèles du jeune souverain se pressent.

— Oh ! que l'on est bien placé là, soupire Thérésita qui, philosophiquement conclut : Bah ! les pauvres se satisfont à moins de frais ! Ceux-là ont dû payer des sommes folles.

Les persiennes de l'une des fenêtres ne sont point ouvertes ; une riche décoration, aux couleurs sang et or, souligne la tache d'ombre : l'attention de Thérésita est attirée par cette chose anormale : une fenêtre fermée sur le passage du cortège. Des vivats retentissent, d'ardentes acclamations s'élèvent, telles les notes magnifiantes d'un hymne triomphale ; le populaire monarque, la blonde souveraine approchent. Déjà les officiers saluent de l'épée, les soldats présentent les armes ; soudain, les persiennes jusque-là closes, s'entrouvrent. Thérésita aperçoit — comme l'on aperçoit dans la flottante imprécision d'un cauchemar — l'élégante silhouette de Fernando.

Il tient un bouquet de roses blanches.

Geste d'instinct, la jeune fille tend le bras vers l'apparition ; est-ce qu'à pareille distance, en semblable cohue, il peut la voir ! L'invraisemblable se produit. Fernando distingue Thérésita ; un rayon de soleil fait briller le rubis de la bague au doit de la brodeuse ; ce reflet de sang émeut le misérable. Un moment, il hésite, sa main tremble, la gerbe fleurie dévie de son but, tombe à l'avant du carrosse visé.

Alors, c'est une détonation lugubre ; des cris de terreur succèdent à l'hosanna ; deux bombes échappées du bouquet ont fait leur œuvre sinistre : la mort a passé sur ceux qui célébraient la vie.

Thérésita est frappée, son frère, tendant encore son arme, gît non loin d'elle. Et tandis que le couple auguste heureusement épargné, monte dans un autre carrosse, le meurtrier affolé doit, pour fuir la vindicte publique, piétiner le cadavre de la plus innocente, de la plus chère des victimes.

Thérésita, la petite brodeuse, ignorera toujours qu'hier ses lèvres rouges comme des fleurs de grenadier, se sont unies à celles d'un assassin et que son geste d'amoureuse a protégé le triomphe d'amour d'un royal hymen !

# AU FOND DU SILO

**Une bande de pirates tenait la campagne aux alentours de Ving-Fuoc, sous les ordres de Hé-Ou, chef plus redoutable par son adresse à toujours glisser entre nos mains que dangereux par ses soldats armés de fusils à piston et traînant des canons dont ils ne connaissaient point le maniement.**

**Néanmoins, toujours en butte aux incursions des bandits qui les razziaient et les incendiaient dès qu'ils en trouvaient l'occasion, les villages soumis à notre influence, sur la limite du Quang-Nam n'étaient pas tranquilles.**

**Deux compagnies de marsouins, une de zouaves, et un bataillon de chasseurs annamites furent envoyés pour nettoyer le pays une bonne fois.**

**Mais à mesure que la colonne avançait, les pirates, fidèles à leur tactique, disparaissaient, s'évaporaient au soleil comme des bulles de savon, et on n'en trouvait plus de traces que dans les campements abandonnés dans les fourrés d'abbacas et de bancouliers.**

**Alors, contre ces ennemis insaisissables, on commença le système de petits paquets. Des postes volants disséminés sur toute la frontière moïe contenaient les pirates, ne leur permettaient point de se rassembler en masses offensives, et les forçaient les uns après les autres à désarmer.**

**A une dizaine de kilomètres de Ving-Fuoc était le poste de Daïn-Fouse, surnommé Eden-House par ses occupants. Vingt marsouins s'y trouvaient avec un peloton de chasseurs annamites.**

**Le caporal Maufroy donnait de la gaîté à cette solitude. C'était un brave garçon, qui s'était engagé dans l'infanterie de marine pour voir du nouveau, et ces étapes à travers le monde l'enchantaient : un peu artiste, un peu poète, ces maquis de roselières flanqués de miradors aux tuiles rouges, ces horizons mauves où les toits des pagodes découpaient leur silhouette fantastique lui donnaient des sensations étranges d'art et de poésie, au milieu desquelles son âme s'épanouissait délicieusement.**

**Il aimait flâner, au crépuscule, dans la campagne empourprée des derniers rayons du soleil, laissant sa songerie suivre le caprice bleu de la fumée de sa pipe et le conduire au pays du rêve.**

**—Vous êtes imprudent, Maufroy, lui disait parfois le lieutenant Bonnemain, commandant le poste ; on ne saurait trop se méfier de ces faces jaunes de malheur ; vous tomberez quelque jour dans une embuscade et vous n'y couperez pas !**

**—Ayez pas peur, mon lieutenant, répondait Maufroy ; on ouvre la paupière et la bonne !**

**Or, comme un matin, après la soupe, il s'était éloigné selon son habitude, il aperçut derrière une broussaille deux yeux qui le regardaient. C'était un espion.**

**—Faut pas me la faire à moi, mon petit, s'écria le marsouin.**

**Au premier pas qu'il fit vers lui, l'autre détala comme un singe.**

**Maufroy se mit à sa poursuite.**

**Peu à peu, il gagnait du terrain sur le Chinois, et, déjà, il levait la main pour le saisir, quand, tout à coup, l'autre disparut brusquement sous le sol, comme Méphistophélès dans sa trappe, et Maufroy n'eut que le temps de s'arrêter pour ne pas le suivre dans sa chute : le fuyard était tombé dans un silo, énorme piège à tigre, étroit à l'orifice, large en bas, d'où l'on ne pouvait plus sortir.**

**Maufroy demeura un instant interloqué d'une pareille disparition. Puis se rendant compte de ce qu'il en était, il décida de sauter à son tour dans le trou et d'en finir une bonne fois avec l'indiscret macaque.**

**Mais toute la difficulté était là. La pointe du Chinois se dressait en arrêt devant lui, et tenter de sauter dans le silo, c'était se faire embrocher.**

**Se jetant à droite, puis à gauche, Maufroy finit par tromper son adversaire et, d'un bond, il s'élança résolument dans le vide.**

**"Plouf !" il tomba heureusement sur ses pieds.**

**Maufroy n'avait que sa baïonnette pour toute arme, le pirate que son large couteau passé à sa ceinture ; c'était un duel d'apaches, sur le boulevard de la Villette, une lutte désespérée où chacun devait non seulement défendre sa vie, mais où le survivant n'avait pas de chance d'échapper à une mort plus terrible encore, par la faim et la soif.**

**Et, aussitôt, dans le puits sombre, l'attaque commença, furieuse ; les deux hommes se ruèrent l'un contre l'autre, comme deux bêtes sauvages ; Maufroy avait la force pour lui, mais le Chinois l'agilité ; celui-ci évitait, d'un bond, les coups de baïonnette, et menaçait, à son tour, de son couteau le soldat, qui lâchant son arme, tenait le bras de son ennemi à distance, à la force du poignet.**

**Cinquante fois, ce manège recommença. De temps en temps, s'arc-boutant essoufflés aux parois de la fosse pour respirer, les deux adversaires s'arrêtaient, se regardant avec des yeux où flambait l'impuissance de leur colère, s'épiant de peur que le moindre geste de l'un d'eux ne dissimulât une attaque nouvelle.**

**—J'aurai ta peau, fils de chien ! hurlait Maufroy, fou de rage... j'en ferai un trophée pour effrayer les moricauds dans les champs de bétel !....**

**Comme il regrettait, maintenant, de n'avoir pas écouté les conseils du lieutenant. Aller mourir bêtement ainsi, au fond d'un silo obscur, se battant dans l'ombre, comme un malfaiteur, alors qu'il eût pu ascensionner vers la gloire des assauts, sous le rayonnement du soleil étincelant, entraînant ses camarades.**

**..Le combat durait encore le soir. La nuit étendait, lentement, son manteau gris sur le ciel sans nuages ; déjà la lune apparaissait à l'horizon, jetant son sourire gouailleur sur ce drame ; et comme les preux de Charlemagne dans la "Légende des Siècles," ils combattaient toujours !**

**—Ça ne peut pas durer longtemps ainsi, rongeait Maufroy. Nous aurions besoin de nous reposer un peu, tout de même ! Comment faire comprendre à ce sauvage qu'il nous faudrait, pendant une heure, la trêve des armes !**

**Mais sans se parler, ils se comprirent. Ils s'arrêtèrent et chacun, reculant jusqu'au mur de terre, se mit à souffler, sans perdre de vue son adversaire.**

**Soudain le Chinois fit un bond désespéré comme un jaguar à l'affût, le couteau en avant. Maufroy sauta de côté pour l'éviter et, lâchant sa baïonnette, le saisit à la gorge, et le collant contre le paroi de la fosse, se mit à l'étrangler entre ses doigts nerveux.**

**Le cri terrible que poussa le Chinois fut entendu par des hommes du poste qui, inquiets de la disparition du caporal, faisaient une battue.**

**On se précipita vers le silo. Vingt têtes se penchèrent à la lueur blafarde de la lune, elles virent les deux hommes aux prises, grandis par leurs ombres.**

**Un chasseur prit un fusil et épaula rapidement. Le pirate, frappé au milieu du front, s'écroula. Il était temps. Maufroy, à bout de forces, faiblissait, et le Chinois, qui s'était dégagé, allait lui porter le dernier coup.**

**Maufroy fut remonté, à demi évanoui, et ce fut ce jour-là qu'il gagna les galons de sergent.**

# FLEURS.

### Mimosas.

Ce sont les fleurs lointaines, les fleurs écloses en terre chaude, sous la sérénité d'un ciel toujours bleu, et lorsqu'elles parviennent jusqu'à nous, ces exilées du Midi, il semble qu'un peu du soleil de là-bas rit encore parmi l'épanouissement de leurs grains d'or pâle, de leurs grains veloutés et légers qui donnent, à la gerbe entière, une apparence souple et enveloppante de grandes plumes, telles, celles qui se courbent gracieuses et fières sur les chapeaux de femmes.

O le parfum exquis et prenant ! le parfum de langueur recelé par les lourdes branches qui s'étendent comme des gestes avec un air de vouloir bénir ou caresser ! et l'arrangement des petites grappes jaunes, tantôt dressées isolément en touffes d'aspect imprévu, évoquant on ne sait quelle impression frêle et bizarre d'arbuste japonais ; tantôt, au contraire, groupées, dressées entre elles, en une masse odorante et pressante.

Mimosas !... Fleurs d'un printemps vainqueur, d'un printemps joyeux et triomphant, et qui nous en apportent la divine illusion au milieu de nos hivers moroses.

Mais hélas, les mimosas ne peuvent, ne veulent vivre au delà de leur douce et tiède atmosphère, ils ne savent pas résister à la nostalgie qui les tue, et à peine arrivés, en dépit de tous les soins, il nous faut voir leurs jolis grains d'or pâle, leurs jolis grains veloutés et légers se durcir obstinément, et se dessécher de détresse, prenant alors dans leur ensemble des formes penchées et tristes, qui vaguement font penser à ces cyprès pleurant au dessus des tombes qu'ils abritent.

### Les Lilas.

Les Lilas ! Les petites fleurs jolies groupées en grappes, les petites fleurs qui, humblement, ont presque l'air de trembler au bord de leur tige.

Les Lilas ! les fleurs d'Avril, les fleurs sentant le printemps et l'amour et dont les branches encore toutes mouillées par les ondées récentes de la pluie, semblent sourire déjà sous le soleil.

Ah ! le Lilas, ils appartiennent aux jeunes, à ceux qui au matin de la vie trébuchent enivrés devant les promesses futures, devant l'éblouissement de l'avenir.

Les Lilas ! comme ils embaument, comme ils pénètrent, comme ils sont forts, en dépit de leur suavité, ces Lilas qui, simplement, sans recherche, sans effort, sans nécessiter ni soins spéciaux, ni culture raffinée, poussent, se multiplient, modestement çà et là, ces Lilas que nous trouvons un peu partout, qui croissent autour de nous, et paraissent tout à coup se dresser pour nous crier :

"Aimez ! Aimez ! la nature va se parer de sa robe de fête, la joie est dans les cœurs, l'heure a sonné, l'heure est venue, aimez ! aimez !

Et c'est pour cela sans doute qu'à les respirer — les chères fleurs qui savent chanter en nous la divine chanson, les chères fleurs mauves ou blanches, teintes pâles de demi-deuil — nous éprouvons un indéfinissable sentiment d'extrême et mélancolique douceur, quelque chose de vague et de berceur, qui est peut-être l'ébauche triomphante d'un espoir, peut-être l'attendrissant reflet d'un souvenir....

# LA BELLE

Du jour où ils avaient couru pour la première fois, une rivalité farouche avait séparé ces deux hommes. L'un et l'autre, ils avaient eu des succès retentissants. Virtuoses de la pédale, ils avaient fait triompher leurs couleurs sur toutes les pistes du monde.

Cependant — hasard ou calcul — jamais il ne leur avait été donné de se mesurer, et chacun d'eux, à part soi, se faisait fort de battre l'autre. Aussi leurs partisans demeuraient ils irréductibles dans leurs préférences, sûrs de leurs champions, conservant dans leur tactique, dans leur vigueur, une confiance inébranlable.

Quant à eux, lorsqu'ils se croisaient dans la rue, ils feignaient de ne pas se connaître, n'ayant d'autre raison de haine que leur valeur, probablement égale, et peut-être aussi la peur qu'un beau jour une rencontre inévitable ne fît s'écrouler la réputation de l'un d'eux. Repus de gloire et d'argent, Marin et Doriel passaient leur temps à se défier et à se craindre.

Pourtant, comme ils risquaient, à se faire sans cesse, de donner trop beau jeu à la malignité, un match fut résolu. Il devait se courir en trois manches.

Ceux qui en tenaient pour Doriel ricanaient :

—A la seconde Marin sera réglé !

Et les admirateurs de Marin ne se gênaient pas pour dire que tout ce qu'on pouvait attendre de Doriel c'était une résistance honorable, ajoutant avec quelque dédain :

—A moins que Marin ne s'emploie à fond, auquel cas il ne figurerait même pas !....

Or, contrairement à l'espoir des uns et des autres, les deux premières manches ne donnèrent point de résultat.

Doriel s'adjugea la première par un tout petit quart de roue, et Marin ne lui enleva la seconde que par quelques centimètres.

Les deux athlètes avaient déployé, pour se dépasser, une énergie indomptable, mais, après deux tentatives, ils restaient face à face, sans qu'aucun d'eux eût rien perdu de sa gloire ; comprenant enfin que pour se vaincre ils devaient faire appel à toute leur force, toute leur résistance, toute leur adresse. Ils s'étaient montrés dignes l'un de l'autre. Pour qui les avait vus aux prises, tout pronostic devenait impossible. Il ne s'agissait plus d'essayer de se "décoller ;" c'est sur le poteau même que la course allait se jouer, par quelques centimètres que l'un d'eux s'adjugerait le titre de champion.

Ils descendirent en pistes pour la troisième fois. Ils étaient là, muets et blêmes, les mâchoires crispées et les muscles tendus, non comme deux coureurs prêts à se mesurer en un assaut pacifique, mais comme deux ennemis implacables résolus à "avoir la peau" l'un de l'autre.

D'abord ils se guettèrent, roulant d'une allure souple et lente, s'attendant, s'arrêtant, essayant de se surprendre. Mais ils savaient trop bien toutes les ruses de leur métier, et ce fut seulement quand la cloche sonna le dernier tour qu'en un démarrage formidable, tête basse, courbés sur leurs guidons, fonçant sur la blancheur de la piste que le soleil faisait flamboyer, ils s'élancèrent, furieux, ne comptant plus que sur leur force physique, rivés, pédale à pédale, ivres, désespérés, déments.

Ils fuyaient, tache noire et blanche. Dans l'enceinte, on n'entendait que le ronflement des machines mais si rapide, si léger, qu'on eût dit du vol d'une chauve-souris dans une chambre close....

Tout à coup, à quelques mètres du poteau, comme ils étaient encore ensemble, coude à coude, quelque chose d'horrible et de vertigineux se produisit... Deux cris.... un bruit de paille que l'on froisse.... deux taches écrasées sur le ciment, les bicyclettes tordues sur le sol... et la foule ruée par-dessus les barrières se précipita sur deux corps inertes et sanglants.

Ce n'étaient plus que deux hideuses loques. Leurs bras, leurs jambes enchevêtrés laissaient voir par endroits des déchirures, d'où les os aiguisés pointaient ; leurs figures étaient deux plaies, et leur crâne presque scalpé, semblait avoir été usé par une gigantesque lime...

Quand on les releva, ils respiraient encore. Leurs mâchoires s'élevaient et s'abaissaient par saccades. Les gens disaient :

—Ils seront morts avant que d'arriver. Laissez-les au quartier des coureurs.

Mais dans ces deux corps mutilés l'indomptable volonté de vaincre semblait être devenue une indomptable volonté de vivre.

A l'hôpital, on les coucha dans deux lits jumeaux. Ils râlèrent toute la nuit et tout le jour. Quand vint le soir, ils respiraient encore. Ils avaient par moments d'effroyables crises. Mais ils ne se décidaient pas à mourir.

Taillés pareillement, pareillement meurtris, ils offraient à la mort une résistance pareille.

Vers la fin du second jour cependant, le râle de Doriel se ralentit et devint plus aigu. L'interne dit :

—C'est la fin. Il n'en a plus pour une heure.

Or, dans le même instant, Marin parut s'agiter faiblement, sa tête bascula sur l'oreiller, tournée vers le lit de Doriel, ses yeux s'ouvrirent démesurés. Il semblait regarder fixement son voisin, et la pièce aux murs blancs, et tous ces gens qui parlaient bas dans le demi-jour du soir tombant. Une lueur traversa son cerveau douloureux, et, bégayant, d'une voix à peine distincte, il gémit :

—Oh ! ma tête !.... Ma tête ! ..... Qu'est-ce que c'est ?..... Où est-ce que je suis ?..... Doriel ?.... Blessé ?....

Doriel, happant plus serré, entrait en agonie. Une infirmière se plaça devant lui pour le cacher à Marin. Mais le coureur, obstiné, lui faisait, d'un geste imperceptible de la tête, signe de s'écarter.

On eût dit qu'il devinait l'agonie du rival, qu'il voulait voir. Doriel eut encore quelques soubresauts, poussa deux ou trois cris inarticulés, puis se raidit et s'abattit sur le dos. Plus rien. Le silence. La mort. L'interne approcha l'oreille de sa bouche, prit sa main, puis, très bas :

—C'est fini. Recouvrez-le.

L'infirmière releva le drap, cachant le visage immobile où la bouche, après le dernier spasme, s'ouvrait béante.

Alors, lointaine, ainsi que dans un rêve, la voix de Marin à qui, depuis quelques secondes on ne prêtait plus attention, murmura :

—A mon tour.. Mais il a lâché le premier.... J'ai tout de même eu la....

Il n'acheva point, et retomba, la tête hors du lit, Un peu de sang lui sortait de la bouche, coulant goutte à goutte sur le plancher.

Marin avait gagné "la Belle."

# Le cuisinier de Guillaume II

Le nouveau cuisinier de Guillaume II est français ; il s'appelle Paul Garlin et fut pendant plusieurs années au service de l'impératrice Frédéric.

Garlin a été chef cuisinier au Cercle de la rue Royale, à Paris. Edouard VII, alors prince de Galles, apprécia plus d'une fois son talent culinaire. Il continuera à Berlin les traditions de son prédécesseur Urbain Dubois, lequel, du reste, ne laissait pas son patriotisme au fond de ses casseroles et donna sa démission à la suite de la déclaration de guerre de 1870.

# Le premier de l'An à travers les âges.

Sait-on depuis quelle époque l'année commence le 1er janvier ?

Cette date a été fixée par une ordonnance royale, connue dans l'histoire sous le nom d'ordonnance de Roussillon, et qui fut signée en 1563 par Charles IX. —auparavant, l'Année commençait à Pâques.

Chez les Romains, le premier mois de l'année fut, à l'origine du mois de mars, et décembre, comme son nom l'indique, n'était que le dixième. Du temps de Charlemagne, l'année commençait à Noël. Enfin à une époque beaucoup plus récente, nul n'ignore que l'ère révolutionnaire datait du solstice d'automne 1792.

Faut-il en conclure que les peuples jeunes aimaient à inaugurer l'année au printemps, et que les nations qui ont beaucoup vécu volent dans un premier de l'An brumeux ou nuageux le symbole de leurs soucis ?